

Miss
PATROUILLE

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et
Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Gauthier, Francine, 1954-

Miss Patrouille: l'amour au bout du radar

ISBN 978-2-89585-626-9

I. Titre.

PS8613.A963M57 2015 C843'.6 C2015-941400-8

PS9613.A963M57 2015

© 2015 Les Éditeurs réunis (LÉR).

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada
de l'aide accordée à notre programme de publication.

Financé par le gouvernement du Canada
Funded by the Government of Canada



Édition :

LES ÉDITEURS RÉUNIS

www.lesediteursreunis.com

Distribution au Canada :

PROLOGUE

www.prologue.ca

Distribution en Europe :

DNM

www.librairieduquebec.fr



Suivez Les Éditeurs réunis sur Facebook.

Imprimé au Québec (Canada)

Dépôt légal : 2015

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

Bibliothèque nationale de France

FRANCINE GAUTHIER

Miss
PATROUILLE

L'amour au bout du radar



LES ÉDITEURS RÉUNIS

*À Francine Fournier,
pour ton soutien et l'envergure de ton amitié.*

« Les vieux flics, ça existe, les flics téméraires aussi –
mais pas les vieux flics téméraires. »

Stephen King
Extrait de *La part des ténèbres*

« Ta vie est un bloc d'argile ;
ne laisse personne le modeler à ta place. »

Lao Tseu, 老子, philosophe chinois

1



Audrey Poliquin est curieuse de nature. Il n'est donc pas étonnant qu'elle cherche à connaître ce que l'avenir lui réserve. Depuis qu'elle a atteint la mi-trentaine, son destin l'interpelle davantage, pas seulement à cause des risques liés à son emploi, mais parce qu'elle n'a pas encore rencontré l'homme de ses rêves.

Elle a contracté l'habitude de tirer toutes les semaines un biscuit de fortune dans le bol en faïence bleu et blanc de M. Chen, le propriétaire du restaurant chinois qu'elle fréquente depuis sa tendre jeunesse. Audrey espère secrètement trouver une réponse à ses interrogations existentielles dans les petits messages glissés à l'intérieur. Pour cette raison, elle s'efforce d'en décoder le sens. Par exemple, celui qu'elle vient de piger aujourd'hui expliquerait pourquoi son métier de policière lui était prédestiné.

Au grand désappointement de sa mère...

Le jour de la naissance d’Audrey, faute de pouvoir compter sur son mari retenu d’urgence au travail, Claire Lemieux-Poliquin avait dû appeler un taxi pour se rendre à l’hôpital. Il avait fallu qu’elle calme le chauffeur tout le long du trajet. Aux intersections où le véhicule devait s’arrêter à cause des feux rouges, le visage en sueur de l’Haïtien se tournait vers elle, de peur qu’elle soit en train d’accoucher sur la banquette arrière. Le pauvre n’avait pas besoin de parler ; les mots « panique à bord » se lisaient dans ses grands yeux noirs. Exaspérée par le comportement hystérique de l’homme, Claire, qui est reconnue pour ne pas avoir la langue dans sa poche, l’avait réprimandé vertement.

— Sapristi ! Voulez-vous bien me dire ce que vous avez à vous énerver de même ? ! Ce n’est pas votre bébé que je vais mettre au monde ! Vous n’êtes pas encore père de famille à votre âge ?

— Si, si, j’en ai cinq à la maison.

— Ben voilà ! Vous avez l’habitude, donc !

— Sont pas nés dans ma bagnole, m’dame.

Le feu de circulation ayant changé au vert, l’automobiliste derrière eux avait klaxonné avec impatience. Le taxi avait redémarré sur les chapeaux de roues, ne ralentissant

qu'une fois rendu aux abords de l'hôpital. Voyant que des voitures bloquaient la porte d'entrée, le chauffeur n'avait pas eu le choix de se garer en double file.

— Ne bougez pas, m'dame! lui avait-il ordonné en ouvrant la portière. Je m'occupe d'aller vous chercher un fauteuil roulant.

— C'est fort aimable de votre part, mais dépêchez-vous! l'avait enjoint Claire d'une voix impérative.

— Jésus, Marie, Joseph! Le bébé est-il en train de naître?!

— Du calme, mon vieux, du calme! Non, je veux tout simplement vous éviter une contravention et l'éventualité d'un remorquage pour avoir laissé votre taxi à cet endroit. Mon mari est policier, et, si je me rappelle bien le montant de cette infraction, ça doit friser les quinze dollars au moins, sans parler des frais supplémentaires pour avoir déplacé votre véhicule.

Dans un temps record pour un homme de si forte corpulence, le chauffeur s'était éloigné en courant pour revenir en poussant le fauteuil devant lui. Avec une extrême délicatesse, il avait aidé sa cliente à s'y installer, puis l'avait roulé diligemment jusqu'au comptoir d'accueil. La mère d'Audrey avait rigolé en sentant le souffle haletant de

l'Haïtien dans son cou, mais avait déchanté par la suite en songeant que ce serait bientôt son tour de s'époumoner de cette façon.

— Bonne chance, m'dame! avait lancé le chauffeur à la future maman en refusant poliment tout paiement et pourboire.

— Pauvre bougre! s'était exclamée Claire en le voyant partir au galop en direction opposée. C'était une course vite bâclée, mais qui ne lui a rien rapporté à part de lui flanquer une sainte trouille! Enfin! Ça lui donnera de quoi jaspiner avec ses confrères pour le reste de la journée.

Une heure plus tard, dans la salle de travail...

— Vous avez une autre contraction, madame Lemieux, l'avait avertie l'infirmière qui l'accompagnait durant cette étape de l'accouchement. Évitez de respirer rapidement, sinon vous risquez l'hyperventilation.

— Han... han... han...

— C'est un très bon rythme! Continuez!

— Han... han... han...

— Elle diminue, vous allez pouvoir vous détendre dans quelques secondes.

— Vous avez réussi à joindre mon mari ? l'avait interrogée Claire après avoir repris son souffle.

— Dès votre arrivée, la réceptionniste a téléphoné au poste de police pour l'aviser de se rendre à l'hôpital sans délai.

— Ooooooh ! Noooooon ! Ça recommence !

— En effet, vous en avez une autre, lui avait confirmé l'infirmière en vérifiant l'écran du moniteur fœtal. Contrôlez bien votre respiration !

— Han... han... han... Ah ! Mon doux ! avait-elle gémi. J'ai mal au cœur ! Je n'aurais jamais dû manger ce fichu numéro trois pour deux.

— Comment avez-vous fait pour avaler tout ça ? ! s'était exclamée l'infirmière en saisissant la bassine sur la commode au cas où sa patiente vomirait son copieux repas.

— Dès que j'ai su que j'étais enceinte de cet enfant, j'ai eu un goût irrésistible pour les mets chinois, surtout le poulet aux ananas avec la sauce rouuuuuuuge !

— Le travail progresse rapidement, madame Lemieux. N'oubliez pas de respirer !

— Han... han... han...

— Bonjour ! l'avait saluée avec enthousiasme le médecin obstétricien en entrant en coup de vent dans la chambre. Comment se porte notre future maman ?

— Je vous dirais qu'elle ne se supporte plus du tout, avait marmonné Claire. Han... han... han... Est-ce que mon supplice s'achève, docteur ?

Avec un sourire compatissant, le praticien avait enfilé un gant de latex à sa main droite pour mesurer la dilatation du col utérin à l'aide du toucher vaginal. Il faisait des « hum hum » chaque fois qu'il enfonçait le doigt plus profondément, ce qui avait eu l'heur de multiplier les « Ayoye ! Ayoye ! Ayoye donc ! » de la part de Claire.

— La dilatation est à son maximum : la patiente est prête à être transférée, avait-il avisé l'infirmière en redressant la tête. Continuez votre beau travail, madame Lemieux ! On se revoit en salle d'accouchement ! avait-il lancé par-dessus son épaule en quittant la chambre.

— Mon mari..., avait murmuré Claire en se préparant à descendre du lit.

— Il ne devrait pas tarder, l'avait rassurée l'infirmière en l'aidant à monter sur la civière qu'un auxiliaire venait de pousser dans la chambre.

— Marc a promis qu'il serait à mes côtés le jour de la naissance de notre fiiiiiiiille ! Han... han... han...

— Vous êtes certaine que ce sera une fille! ? l'avait interrogée l'infirmière en la déplaçant dans le corridor. Vous m'avez dit en arrivant que vous n'aviez pas voulu le savoir à l'échographie.

— Selon ma grand-mère, si tu as plus de sautes d'humeur durant ta grossesse, ça signifie que tu portes une fille... Ayoooooooooye ! A pousse en joual vert, la p'tite maudite ! Dépêchez-vous, madame, j'ai peur de l'avoir drette-là ! Maudite marde ! avait ronchonné Claire en serrant les dents. Marc va tout manquer, encore une fois. Si vous tenez à accoucher seule, madame, mariez une police ! Ayoooooooooye !

Dans les minutes précédant la naissance, la mère d'Audrey s'était juré qu'aucun de ses enfants ne serait policier. Sauf que seize ans plus tard, dans la cuisine des Lemieux-Poliquin...

— Maman, j'aimerais te parler, avait dit Audrey en s'approchant timidement de sa mère, occupée à rincer la vaisselle du déjeuner. C'est important !

— Sapristi ! Pourquoi attends-tu toujours à la dernière minute ? Je devrais déjà être au travail à cette heure !

— Tu ne seras pas contente...

— Eh bien ! Laisse-moi le soin d'en juger, ma grande. Vas-y ! Qu'est-ce qui presse à ce point, ce matin ? lui avait-elle lancé tout en s'affairant à remplir le lave-vaisselle.

— Au printemps dernier, j'ai fait une demande au Collège Ahuntsic dans le programme de techniques policières. Je viens de recevoir une réponse positive.

— Quoi ! s'était écriée Claire en échappant une tasse qui avait éclaté en morceaux sur les tuiles de céramique. C'est pas vrai ! avait-elle gémi, le teint soudainement très pâle.

— Maman ! Maman ! Tu vas pas tomber dans les pommes !

Pour éviter que sa mère se blesse de surcroît sur les fragments de porcelaine, Audrey l'avait attrapée avant qu'elle s'étale de tout son long sur le plancher. La supportant avec fermeté dans ses bras, elle avait balayé les morceaux avec le pied pour la coucher doucement par terre. Comme elle l'avait appris dans ses cours de premiers soins au secondaire, elle avait placé sa mère sur le côté, la tête légèrement en arrière, puis s'était emparée du journal sur la table pour l'éventer en attendant qu'elle reprenne connaissance.

— Pauvre maman ! avait murmuré Audrey en la regardant avec tendresse. Je comprends que tu sois si bouleversée par cette nouvelle.

En ayant mis au monde une fille, Claire s'était sentie soulagée, elle n'aurait sûrement pas à se compliquer autant la vie avec cette enfant qu'avec ses trois garçons. Car avec eux, il fallait qu'elle s'assure constamment qu'ils ne choisissent pas la voie empruntée par leur père. Alors qu'en principe les filles tendent vers un métier plus conservateur, moins hasardeux.

Sa mère s'était donc appliquée à élever Audrey selon cet aveuglement idéologique. Depuis sa sortie de l'hôpital, les murs de sa chambre avaient alternativement été peints en rose innocence, brume lavande, pastille de menthe et fantaisie bleue. Sans lui demander son avis, elle l'avait couverte de tulles et de froufrous irritants au toucher. Elle avait voulu dompter sa tignasse brune en lui faisant des tresses françaises, africaines, en épi de blé ou en glorieuse couronne. Elle s'était obstinée à la chausser de ballerines malgré la pointure gigantesque de ses pieds. Elle lui avait acheté des tas de poupées et des pouliches à coiffer, des billes de toutes sortes pour fabriquer des bijoux, une trousse d'infirmière, un tableau noir pour jouer à l'institutrice, une cuisine tout équipée et une caisse enregistreuse pour tenir un magasin d'alimentation. Des histoires de princesses, de fées et de sirènes

avaient garni les étagères de sa bibliothèque, remplacées à l'adolescence par des romans à l'eau de rose et des livres qui lui enseignaient comment établir sa palette de couleurs d'après son signe astrologique, comment réussir sa coiffure, son maquillage et sa manucure française.

Claire lui avait montré à rouler la pâte et à confectionner des *cupcakes*; elle lui avait appris à tricoter des mitaines et à coudre des boutons. Elle l'avait inscrite à des cours de piano, de ballet et de dessin en lui répétant sur tous les tons que toutes ces disciplines lui seraient utiles quand viendrait le temps de choisir sa carrière. Elle l'imaginait très bien comme enseignante, journaliste, avocate ou n'importe quelle professionnelle de la santé. Non ! Non ! Non ! Audrey n'avait pas besoin d'un métier aussi périlleux que celui de son père pour être heureuse ! Elle devait prendre exemple sur ses frères aînés qui, eux aussi, avaient dédaigné la fonction du paternel : Mathieu, l'aîné, terminait une maîtrise en architecture, Patrick, le second, avait été engagé dans un restaurant huppé comme sous-chef, et l'autre, Francis, avait été accepté pour jouer du violon dans un orchestre symphonique à Seattle, aux États-Unis.

Lorsque sa mère avait repris ses esprits en lui demandant ce qu'elle faisait couchée par terre, Audrey avait été obligée de lui rappeler ce qui avait causé son évanouissement. De peur qu'elle ne retombe dans l'inconscience,

elle l'avait tout de suite relevée par le bras, puis l'avait dirigée vers une chaise de cuisine, l'y installant le plus confortablement possible.

Tout en regardant sa fille de travers, Claire avait accablé d'invectives son mari, le blâmant pour cette démarche qu'elle avait entreprise. Audrey lui avait immédiatement assuré que son père n'avait rien à voir là-dedans. C'était SA décision ! Et pour comprendre les raisons de ce choix, elle l'avait priée d'écouter ce qu'elle gardait en dedans depuis trop longtemps.

— Tout le long de mon enfance, j'ai fait semblant de m'amuser avec mes bébelles de filles ; pendant que j'étais seule dans ma chambre, je les catapultais avec grand plaisir dans mon coffre à jouets. J'ai détesté porter des robes, parce que je préfère enfiler des survêtements molletonnés. Je ne supporte pas qu'on me joue dans les cheveux, et encore moins qu'ils soient coiffés bizarrement. Je hais cuisiner et m'acquitter de toute autre corvée domestique. Je mangerais de la cuisine chinoise tous les jours et je me fiche que mes blouses ne soient pas repassées. J'ai horreur du magasinage et ne tolère pas le bavardage des greluches à propos des boutiques branchées où elles dépensent leurs payes durement acquises en tant qu'employées à temps partiel. J'ai une prédilection pour

les romans policiers et les films d'action ; je suis fière de t'annoncer que j'ai toujours excellé dans les combats corps à corps dans la cour d'école.

En constatant que sa mère restait sans voix, Audrey avait continué sur sa lancée.

— Je me suis forcée à assister à tous ces cours auxquels tu m'avais inscrite, n'y trouvant aucun intérêt, aucune satisfaction personnelle. Je n'étais pas douée comme mes frères pour la musique ni le dessin. Je ne pouvais jouer un morceau sans faire de fausses notes et les erreurs de perspective sur mes tableaux donnaient l'impression qu'ils avaient été peints par une gamine de trois ans. Je ne regrette pas de m'être braquée en ce qui concerne les classes de diction : j'aurais détonné, de toute façon, dans une famille où personne ne s'efforce de parler correctement. Quant au ballet, tous les pliés, piqués tournés, cabrioles, flic flac, jetés battus et autres positions incongrues ont servi à évacuer mes frustrations. Et puis j'étais beaucoup trop grande et athlétique pour faire une ballerine. Houlala ! Il fallait voir la grimace sur le visage de mes partenaires quand je devais exécuter un duo avec eux.

Audrey avait poursuivi courageusement, sans se laisser démonter par la colère apparente sur la figure de sa mère.

— À l'adolescence, je rêvais de poursuites en autopatrouille et d'arrestations de bandits redoutables. Quand je me regardais dans le miroir, au lieu d'admirer les vêtements à la mode que tu te plaisais à m'acheter et qui te coûtaient une véritable fortune, je m'imaginai revêtir l'uniforme bleu, une casquette enfoncée sur ma tête. Je redressais alors les épaules et j'imitais la démarche assurée d'une policière. Je m'ingéniais à créer des personnages qui avaient besoin de ma protection, leur offrant tour à tour mon aide pour les sortir de dangereuses situations. Lorsque tu n'étais pas à la maison et que j'entendais une sirène de police qui hurlait à l'extérieur, je me précipitais à la fenêtre en espérant apercevoir le véhicule passer en trombe. Oh ! Quelle délicieuse musique à mes oreilles !

Audrey avait ajouté qu'à l'âge de douze ans elle s'était inscrite à des cours de karaté en imitant la signature de Claire pour obtenir l'accord parental. C'est M. Chen qui l'avait présentée à *sensei* Taisen Kishimoto, son maître japonais. Aussitôt sa leçon de piano terminée, elle courait au dojo situé tout près du restaurant chinois pour aller s'entraîner.

— Ben voyons donc ! avait immédiatement protesté sa mère, d'un air incrédule. C'est pas gratuit, tout ça ! Qui a payé pour tes cours ?

— M. Chen a accepté de m'avancer l'argent, lui avait-elle répondu un peu trop vite, le regrettant vivement, car elle craignait que Claire s'en prenne par la suite à son bienfaiteur.

— C'est quoi le montant total ? Bonyenne de bonyenne ! Il y a des limites à laisser un étranger payer des leçons à son propre enfant !

— M. Chen a refusé que je le rembourse en fin de compte, puisqu'il est très fier que j'aie obtenu ma ceinture noire en quatre ans seulement, avait répliqué Audrey, pour calmer aussitôt sa mère. Je poursuis toujours l'apprentissage du karaté afin de perfectionner ma technique. Mon *sensei* me considère comme une de ses meilleures élèves, avait-elle conclu en espérant susciter l'admiration maternelle.

— J'en reviens pas ! s'était exclamée Claire, la mine encore plus contrariée. Ma fille est un vrai garçon manqué ! Toutes ces années, je te croyais assise devant un piano, et pendant ce temps un gars en pyjama te montrait à faire des simagrées à la Jackie Chan !

— Pas exactement, avait répliqué Audrey en réprimant un sourire. Lui, c'est du kung-fu...

— Mais je m'en contrefiche !

— Je suis désolée de te faire de la peine, avait balbutié Audrey en éprouvant de l'empathie pour sa mère.

— Oui, ça me fend le cœur d'apprendre que mes prières n'ont pas été exaucées en ce qui concerne ton avenir, ma grande, avait déclaré Claire en soupirant amèrement. As-tu une idée dans quelle galère tu t'embarques? Tu n'auras pas de vie de couple normale, tu passeras moins de temps avec ta famille et, ce qui est pire, ce métier t'obligera à prendre des risques qui la feront se ronger d'inquiétude! C'est ton père qui sera heureux quand je vais lui annoncer cette nouvelle à son retour du travail...

Claire s'était lancée dans un long monologue dès que Marc Poliquin avait mis les pieds dans la maison. Fidèle à son habitude, le mari avait écouté sa femme jusqu'à la fin sans émettre de commentaires. Il lui avait ensuite tourné le dos pour qu'elle ne remarque pas le sourire de fierté sur ses lèvres, puis s'était dirigé d'un pas léger vers la chambre de sa fille. Audrey s'était empressée de l'embrasser en le voyant entrer.

— Comme ça, tu vas marcher dans les traces de ton père? avait-il dit en s'asseyant sur le lit.

— Tu es content, papa?

— C'est à toi que ça devrait surtout faire plaisir, ma chérie. Tu ne choisis pas un métier facile.

Claire avait strictement défendu à son mari de raconter à ses enfants les événements survenus au cours de ses

journées de travail. Des cœurs aussi sensibles n'avaient pas besoin d'être chamboulés avec toutes ces histoires scabreuses auxquelles il s'exposait jour et nuit, lui avait-elle indiqué d'un ton sans réplique. Cette interdiction ne valait plus désormais, avec l'entrée prochaine de leur fille en techniques policières; une franche discussion s'imposait, avait jugé Marc Poliquin qui prenait son rôle paternel très au sérieux, contrairement à ce que lui reprochait en permanence son épouse.

— Pour un policier, chaque jour est différent, avait débuté le père d'Audrey en s'appuyant sur ses vingt-cinq années d'expérience. Les interventions ne sont jamais pareilles. Il faut qu'il soit toujours vigilant et compréhensif, il ne doit jamais perdre son calme si une situation dégénère. Il ne doit jamais cesser de goûter aux plaisirs de la vie malgré les images d'atrocités qui s'accumulent dans sa tête au fil des ans. Le policier accepte de faire des heures supplémentaires, même si son quart de travail a été pénible et qu'il crève de fatigue parce que son sommeil a déjà été écourté. Bien que la plupart des gens le considèrent avec bienveillance, certains le détestent franchement; ils ne se gênent pas pour l'insulter et lui flanquer au visage qu'il n'est bon qu'à renflouer les coffres de la ville. L'être humain est une bibitte fort complexe, avait-il murmuré, songeur. N'oublie pas ces mots, ma chérie,

quand tu fouleras son terrain de chasse la première fois que tu auras endossé l'uniforme. Attends-toi au pire et espère le meilleur !

Leurs conversations se terminaient souvent par une tournure légèrement philosophique, histoire de leur donner matière à réfléchir et à discuter ensemble par la suite. La fascination d'Audrey vis-à-vis des messages des biscuits de fortune se fondait sur des principes identiques. Outre l'amour de leur métier, le père et la fille avaient eu sans contredit cet autre point en commun.

La mort tragique de Marc Poliquin était survenue le jour même de son soixante-cinquième anniversaire de naissance. Audrey aurait-elle pu lui éviter ce foudroyant accident vasculaire cérébral si elle avait su décoder le message dans le biscuit qu'elle avait pigé en sortant du restaurant ? Elle ne se rappelle pas les mots exacts qu'elle avait lus sur le bout de papier, mais elle se souvient qu'il faisait référence à un événement marquant dans sa vie. Elle en avait parlé à ses trois frères en revenant des funérailles, alors qu'ils étaient cordés sur la banquette de la limousine noire. Malgré les circonstances, les gars avaient plaisanté au sujet du dada préféré de leur sœur, faisant plutôt état d'un malheureux hasard dans ce cas. Elle s'était abstenue de répliquer en apercevant le visage éploré de Claire, assise à côté d'elle.

Leur mère ne s'était toujours pas remise de ce drame, bien que cela faisait plus de deux ans qu'ils avaient enterré Marc Poliquin. Elle croyait dur comme fer que c'était sa faute s'il était mort ! Le bon Dieu l'avait punie parce qu'elle lui avait souvent reproché de n'être jamais là au bon moment et de lui avoir laissé toute la charge de la maison et de leur famille. Claire lui en voulait surtout de ne pas avoir assisté à la naissance de ses quatre enfants. Il fut même un temps où son médecin la pensait veuve, leur rebattait-elle les oreilles. Il est vrai que l'épouse ne manquait pas une occasion de remettre sur le nez les absences répétées de son mari, mais Audrey ne la croyait certainement pas responsable de son AVC. Statistiques à l'appui, elle savait que l'espérance de vie chez un policier tourne autour de soixante-quatre ans en raison du stress subi au travail. Une donnée effarante qu'elle cachait délibérément à sa mère, connaissant son aversion pour le métier. Claire s'inquiétait déjà assez comme ça quand elle était en service. Elle se gardait bien de jeter de l'huile sur le feu !

En s'apprêtant à quitter le restaurant, Audrey se rappelle qu'elle doit passer chercher Alexandrine avant de se rendre au poste. Sa partenaire d'auto-patrouille l'attend dans un café branché où elle a l'habitude de dénicher ses nombreuses conquêtes amoureuses. Bien qu'Audrey ait conscience que sa présence attire plusieurs

regards masculins lors de son entrée dans ce genre d'établissement propice aux rencontres, elle préfère ne pas trop s'y attarder.

À part la stature digne d'un mannequin qu'elle a hérité de son paternel, c'est elle qui ressemble le plus à sa mère parmi ses enfants : une chevelure brune abondante et soyeuse, des yeux noirs expressifs, une bouche aux lèvres naturellement retroussées, des pommettes saillantes et un menton volontaire tout comme son caractère. D'ailleurs, elle affiche une si grande détermination en tant que policière que cela lui a valu récemment le grade de sergente.

Alors pourquoi n'est-elle pas aussi comblée dans sa vie intime qu'elle l'est dans son métier ?

De ce côté, Audrey s'apparente encore étroitement à Marc Poliquin. Les propos alarmistes et les manipulations subtiles de sa mère, que tout le monde appelle en douce « Claire-paquet-de-nerfs », ont rarement fait réagir son père. Est-ce parce qu'il ne lui accordait pas trop d'importance en ces occasions qu'Audrey se comporte pareillement avec Luc, son copain actuel ? Sa conduite un peu trop relâchée puiserait-elle ses racines dans la résilience de son père ? Il serait temps qu'elle règle ce problème, sinon elle est peut-être faite pour rester seule dans la vie. À trente-cinq ans, elle a déjà accumulé un lot

impressionnant d'échecs amoureux; de quoi la décourager de nouer une autre relation, soupire-t-elle en cherchant des yeux M. Chen pour le saluer.

— *Wanshàng hao!* lui lance-t-elle en l'apercevant dans la salle à manger.

— Bonsoir, Audrey! répond le vieil homme en lui décochant un sourire amical. Je ferai brûler de l'encens pour toi, ce soir, car c'est le quinzième jour de la lune. *Si perçante soit la vue, on ne se voit jamais de dos.* Sois prudente!

— Promis!

M. Chen ne manquait jamais de lui citer un de ses fameux proverbes lorsqu'elle partait travailler. Cela avait pour but d'assurer sa protection, lui avait confié le vieil homme qui entretenait soigneusement déjà plusieurs superstitions comme certaines personnes cultivaient avec amour leur jardin. Les Chinois vouaient un profond respect aux croyances populaires de toutes sortes. Afin de contrer le mauvais sort, il existait un calendrier exhaustif de fêtes superstitieuses. Il concernait entre autres les enfants, les adultes, les aînés, le mariage, les maladies, les funérailles, le quotidien à la maison et celui au travail. Par conséquent, le premier et le quinzième jour de la lune, les fidèles disciples brûlaient de l'encens devant les statuette de leurs dieux pour éviter leur colère.

Depuis le temps qu'elle fréquentait M. Chen, Audrey avait plus appris sur ses rituels que sur son passé. Le petit homme à la frêle silhouette et au regard indéchiffrable parlait très peu de son existence antérieure en Chine. Elle savait qu'il était né à Taïwan, mais ne connaissait pas son âge – et ce n'est pas faute de le lui avoir demandé plusieurs fois. L'énigmatique personnage n'avait ni femme ni enfants, et ce qui reste de sa famille était disséminé dans le monde. Elle le voyait parfois s'agenouiller devant une statuette en bronze à l'effigie de Bouddha, posée sur une étagère dans le coin de son bureau. M. Chen fermait alors les yeux et murmurait des paroles dans sa langue maternelle. Au terme de sa prière, une certaine sérénité apparaissait sur le visage fortement ridé de son vieil ami.

Quant à Audrey, elle n'est pas pratiquante, comme la plupart de ses contemporains, bien que ses parents l'aient fait baptiser dans la religion catholique. Elle se dit cependant qu'elle serait bien prête à se convertir au bouddhisme, si le maître spirituel de cette doctrine lui donnait l'occasion de rencontrer, par un heureux hasard, l'élu de son cœur. Audrey sourit, car mine de rien elle venait d'invoquer l'assistance de Bouddha tout comme le faisait religieusement M. Chen.

— Mais il est difficile d'attraper un chat dans une pièce sombre, surtout quand il n'y est pas, marmonne-t-elle en refermant la porte du restaurant.